

MÉLANGES

REX, LEX, LUX, PAX

JEUX DE MOTS ET JEUX DE LETTRES
DANS LES INSCRIPTIONS MÉDIÉVALES

par

ROBERT FAVREAU

Dans l'évangile de Jean, le Christ se dit ou est dit à plusieurs reprises « lumière » : « Je suis la lumière du monde »¹, « La lumière est venue dans le monde »². À la question de Pilate : « Donc tu es roi ? », Jésus répond : « Tu le dis, je suis roi »³. Le Christ dit encore à ses disciples : « Je vous donne ma paix »⁴. Dans l'index 68 de la Patrologie latine de Migne, il n'y a pas moins de quatre cent dix noms que les auteurs chrétiens ont employés pour désigner le Christ, avec une référence pour *lex*⁵, deux pour *lux*⁶, de nombreux renvois pour *rex*, aucun pour *pax*, un pour *dux*⁷. Dans sa liste « des diverses appellations convenant à Notre Seigneur Jésus Christ », Nicetas, évêque d'Aquilée, au v^e siècle, cite *lux* et *pax*⁸ et, dans son « Explication des noms de Dieu », Orence, évêque d'Auch, au même siècle, ne mentionne que *dux*⁹.

On trouve, dans les inscriptions, des emplois de l'un ou l'autre de ces mots appliqués au Christ. C'est le cas en particulier de ces inscriptions « *ego sum lux mundi* », ou

1. Jn 8, 12 ; 9, 5 ; 12, 46.

2. Jn 3, 19 ; 1, 4-5 ; 1 Jn 1, 5.

3. Jn 18, 37. Voir aussi Ap 19, 16, et Ps. 24 (23), 8 ; 29 (28), 10 ; 44 (43), 5 ; 74 (73), 12 ; 84 (83), 4.

4. Jn 14, 27. Voir aussi Michée 5, 4 (« Et erit iste pax »).

5. Lactance, « quasi vivam legem » (*Patr. lat.*, t. 6, col. 524).

6. Grégoire le Grand, « ipsa Lux ait » (*Patr. lat.*, t. 75, col. 672) ; la seconde référence est inexacte.

7. Hilaire de Poitiers : « Dux in omnibus ille est » (*Patr. lat.*, t. 9, col. 537).

8. *Patr. lat.*, t. 58, col. 864 et 865.

9. *Patr. lat.*, t. 61, col. 1003.

seulement « *lux mundi* », voire « *lux* », gravées entre le IX^e et le XIII^e siècle, notamment à Allinges (Haute-Savoie), dans la crypte de la cathédrale d'Anagni, au Musée d'Art catalan de Barcelone (antependium de Planès, peinture murale de Saint-Clément de Tahull), à San Isidoro de León, à Lyon (l'Île-Barbe et Saint-Martin-d'Ainay), à Mariastein (Suisse), à la cathédrale de Marseille, au trésor de la cathédrale et à l'abside de Saint-Ambroise de Milan, à la cathédrale de Modène, à la cathédrale de Monreale (mosaïque de l'abside et porte de bronze), à San Maurizio de Roccaforte Mondovi, à Rome (Sainte-Marie-Majeure, Saints-Jean-et-Paul, Saint-Marc, Sainte-Praxède), à Saint-Aventin (Haute-Garonne), à Saint-Genis-des-Fontaines (Pyrénées-Orientales), à Saint-Maximin de Trèves, à Vézelay... On peut mentionner à part les exemples du mot « *lux* » écrit sur les branches de la croix dans les nimbes crucifères : homélies de saint Grégoire à la bibliothèque capitulaire de Verceil vers 800, avec un « REX REGUM » de chaque côté de la tête du Christ, psautier-martyrologe-nécrologe de la même bibliothèque, avec aussi un « REX REGUM » sur le livre ouvert ¹⁰, évangélaire de Saint-Géréon de Cologne à la fin du x^e siècle ¹¹, évangélaire de l'abbesse Hilda, Bible de Saint-Hubert des Ardennes, antependium de Rupertsberg aux musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles, ciborium de San Pietro al Monte sopra Civate ¹², peinture de la capella di Sant'Eldrado à Novalesa ¹³.

Nombreuses sont aussi les inscriptions où le Christ se dit ou est dit « *rex* », « *rex regum* », « *rex caelorum* », « *rex gloriae* », et naturellement « *rex Judaeorum* » (titulus de la croix). Le mot « *rex* » figure autour de la tête du Christ, au coffret d'ivoire de Saint-Ludger de Werden, vers 750, et a été aussi inscrit dans les nimbes crucifères au tympan de la Porte Miégevillie à Saint-Sernin de Toulouse, au tympan de Conques, ou dans un nimbe simple, à San Silvestro de Tivoli.

Le mot « *pax* » est lui-même isolé dans quelques inscriptions : deux fois à Saint-Jacques de Compostelle, au-dessus du portail de l'église de Lassouts (Aveyron) ou sur le livre présenté par le Christ à Cabestany (Pyrénées-Orientales). Mais sans doute s'agit-il d'une référence à la salutation d'entrée dans une maison, « *Pax huic domui* » (Lc 10, 5), que l'on trouve à la façade de Cadouin en Dordogne ou au portail de la cathédrale de Mayence, ou encore à l'apparition du Christ ressuscité aux apôtres, « *Pax vobis* » (Lc 24, 36 ; Jn 20, 21 et 26), qui se retrouve à Saint-Sernin de Toulouse comme à Saint-Léonard de Francfort-sur-le-Main, plutôt qu'une qualification particulière du Christ.

Quant au mot « *lex* », il renvoie ordinairement à la loi de Moïse. Exceptionnelle à cet égard, l'inscription d'une croix de plomb du XII^e siècle conservée au musée de Périgueux

10. Jean Hubert, Jean Porcher, Wolfgang Fritz Volbach, *L'Europe des invasions*, Paris, 1967 (*L'Univers des formes*), fig. 163 ; Janine Wettstein, *La fresque romane, Italie, France, Espagne : études comparatives*, Paris, 1971, p. 29-31.

11. Peter Bloch et Hermann Schnitzler, *Die ottonische Kölner Malerschule*, t. I, Düsseldorf, 1967, p. 10.

12. Jacques Bousquet, *Les nimbes à anagramme : origines et brève fortune d'un motif roman*, dans *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, 1980, n° 11, p. 101-121, ill.

13. Noemi Gabrielli, *Repertorio delle cose d'arte del Piemonte*, t. I, *Le pitture romaniche*, Turin, 1944, pl. XXII, fig. 151.

porte, à l'avvers, « LEXPISTUS », c'est-à-dire l'identification du Christ à la loi, l'emploi de la forme grecque du mot Christ permettant d'avoir un x commun aux deux mots ¹⁴.

Plus souvent, les auteurs d'inscription rapprochent ces mots de trois lettres se terminant tous par un x. L'exemple le plus remarquable, qui poursuit l'emploi de *lux* ou de *rex* dans les branches de la croix du nimbe crucifère, se rencontre sur une représentation du Christ en Majesté dans l'évangélaire de Prüm, où le nimbe crucifère porte « LEX, REX, LUX » ¹⁵. Dans un homélaire de Trinity College à Cambridge, de la troisième décennie du XI^e siècle (fol. 65), le Christ trônant porte sur sa poitrine l'inscription « JUSTUS JUDEX », sur ses genoux « REX REGUM », et sur le livre qu'il présente « EGO SUM LUX MUNDI » ¹⁶. Sur un fragment du baldaquin roman de Ribes, conservé au musée épiscopal de Vic, le Christ en Majesté tient un livre sur lequel sont écrits verticalement les mots « PAX » et « LEO » (pour LEX ?) ; dans l'inscription autour de la mandorle le Christ se dit *dux* : « AD ME SPEM VITE DUCE ME » ; dans une bande horizontale de part et d'autre de la mandorle, il est dit « LUX ET FORMA DIERUM » ¹⁷. Sur la reliure de l'évangélaire de l'évêque Aribert (1018-1045) au trésor de la cathédrale de Milan, le Christ tient un phylactère sur lequel on lit « LEX » et « PAX » ¹⁸. L'inscription très partielle qui subsiste à gauche de la tête d'une statue du Christ Pantocrator à la collégiale de Tum ¹⁹ en Pologne, vers 1150-1161, « R(?)X LUX », peut aussi être évoquée ici. On a encore voulu jouer de la consonance de ces monosyllabes dans une inscription d'un vitrail de la fin du XII^e siècle à la cathédrale de Strasbourg, « REX ET CRUX SUNT LUX... », « le roi et la croix sont la lumière... » ²⁰.

Le jeu de mots sur *rex*, *lex*, *lux*, *pax* se trouve dans l'épithaphe qu'Angilbert, abbé de Saint-Riquier, aurait composée pour lui-même et qui fut inscrite sur sa pierre tombale, à sa tête, puis à sa gauche, à ses pieds et à sa droite ²¹, pierre tombale située à l'entrée de l'église de Saint-Riquier :

14. *Corpus des inscriptions de la France médiévale* [désormais : C.I.F.M.], t. 5, Dordogne, Gironde, éd. R. Favreau, Bernadette Lepland, Jean Michaud, Poitiers, 1979, p. 49 [tous les volumes, à partir du t. 5, sont des mêmes auteurs, qui ne seront dès lors pas rappelés].

15. Wilhelm Koehler, *Die karolingischen Miniaturen, im Auftrage des deutschen Vereins für Kunstwissenschaft*, t. I, *Die Schule von Tours*, Berlin, 1930, p. 256-260, pl. 93c ; Victor H. Elbern, *Das erste Jahrtausend : Kultur und Kunst im werdenden Abendland an Rhein und Rhur*, Düsseldorf, 1962, Tafelband, fig. 244.

16. Jane Backhouse, D. H. Turner, Leslie Webster, *The Golden Age of Anglo-Saxon art 966-1066*, Londres, 1984, p. 78, et ill. à la p. 79.

17. *Catalunya romànica*, t. XXII, *Museu episcopal de Vic, Museu diocesà i comarcal de Solsona*, Barcelone, 1986, p. 183-185.

18. Frauke Steenbock, *Der kirchliche Prachteinband im frühen Mittelalter von den Anfängen bis zum Beginn der Gotik*, Berlin, 1965, n° 57, p. 82.

19. *Stuka Polska przedromànska i romànska do schyłku XIII wieku*, dir. Michel Walicki, Varsovie, 1971, p. 435, ill. 444.

20. Robert Will, *Répertoire des inscriptions romanes de l'Alsace*, dans *Revue d'Alsace*, t. 98, 1959, p. 49-84, à la p. 76.

21. Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier (v^e siècle-1104)*, éd. Ferdinand Lot, Paris, 1894 (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*), p. 78. L'attribution à l'entourage d'Angilbert lui-même est soutenue par L. Traube, F. Lot, M. Manitius. Les mots étaient aussi inscrits sur le pavement du chœur.

« REX, requiem Angilberto da, Pater atque pius REX.
 LEX, legum vitam eternam illi da, quia tu es LEX.
 LUX, lucem semper concede illi, bona qui es LUX.
 PAX, pacem illi perpetuam dona, es quoniam PAX. »

Les éditeurs des *Poetae latini aevi carolini* ont publié une épitaphe très proche parmi les *Carmina* de Bernowinus, qui pourrait être un évêque de Clermont du début du IX^e siècle. La pièce commence par « *Rex, requiem Bernowino da, Pater atque pius rex* », présente trois autres vers commençant et finissant par *lex, lux, pax*, puis poursuit avec quatre vers qui sont ceux-là mêmes de l'épitaphe d'Angilbert, le nom étant seulement remplacé par *illi*. L'épitaphe se termine par « *Rex, lex, lux, pax, nunc miserere* ». Cette pièce est attribuée par Ludwig Traube à l'entourage d'Angilbert, tout comme deux des trois poèmes consacrés à Angilbert publiés parmi les poèmes de Bernowinus. Une autre longue pièce métrique de Bernowinus ne serait de lui que pour les trente premiers vers ; les vers 31-36 (noter « *rex aeternae* » au vers 31, « *lux aeterna* » au vers 33, « *rex et lex et lux et pax super omnia regnans* » pour le vers 35), les vers 37-40 commençant respectivement par *rex, lex, lux, pax*, et les vers 41-44 commençant et finissant par *rex*, puis *lex*, puis *lux* et enfin *pax*, seraient issus de l'entourage d'Angilbert²². Une pièce anonyme du X^e siècle, provenant d'un manuscrit de la bibliothèque capitulaire de Verceil (ms CCII), a également une composition où quatre vers commencent par un *T* et finissent par *rex, pax, lex, lux*²³.

C'est donc dans cette période savante de la Renaissance carolingienne qu'il faut trouver l'origine de ce jeu de quatre monosyllabes appliqués au Christ. Les poètes de l'époque carolingienne sont, on le sait, des virtuoses de l'acrostiche, parfois placé aussi en milieu et en fin de vers, comme des poésies figurées et autres jeux de lettres et de mots. L'édition des *Poetae latini aevi carolini* en donne de très nombreux exemples : *Aenigmati Bonifatii episcopi*, *Versus Dudo missi*, poèmes de Joseph Scott, d'Alcuin, de Théodulfe, de Gosbert, de Walafrid Strabon, *Carmina Sangallensia*, poèmes de Paulus Albanus, Sedulius Scottus, Milon, Eugenius Vulgaris, Notger de Liège, Rathier de Vérone, Abbon de Fleury... Le maître en la matière est évidemment Raban Maur, notamment avec ses célèbres *Louanges de la sainte Croix*²⁴.

Ce sont sans doute les manuscrits qui ont popularisé l'emploi des quatre mots « *Rex, Lux, Pax, Rex* » appliqués au Christ et entourant les bras de la croix. On les trouve dans le ms 1 de la Bibliothèque capitulaire de Cordoue (fol. 3), des environs de

22. *Clavis des auteurs latins du Moyen Âge, territoire français, 735-987*, t. I, Abbon de Saint-Germain-Ermold le Noir, éd. Marie-Thérèse Jullien et Françoise Perelman, Turnhout, 1994, p. 154.

23. *Die lateinischen Dichter des deutschen Mittelalters*, t. V, *Die Ottonen-Zeit*, par Karl Strecker, Norbert Fickermann, Gabriel Silagi, Bernhard Bischoff, Leipzig, Berlin, Munich, 1937-1979 (M.G.H., *Poetae latini Medii Aevi*, V), p. 663. Le poème est aussi publié par Bernhard Bischoff, *Kreuz und Buch im Frühmittelalter und in den ersten Jahrhunderten der spanischen Reconquista*, dans *Mittelalterliche Studien, ausgewählte Aufsätze zur Schriftkunde und Literaturgeschichte*, t. II, Stuttgart, 1967, p. 295.

24. Éd. Michel Perrin, Paris, Amiens, 1988.

960²⁵, dans deux manuscrits du Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse, le Facundus Beatus, de 1047, qui provient du scriptorium royal de León²⁶, et le Silos Beatus, de 1109, qui provient de l'abbaye de Silos²⁷, dans un manuscrit d'Isidore conservé à l'Escorial²⁸. En Allemagne, la même disposition autour de la croix se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque universitaire d'Heidelberg, mais la planche qui en est donnée ne permet pas d'assurer qu'il y a « lux » plutôt que « dux »²⁹, variante qui figure dans un autre manuscrit du XII^e siècle conservé en Allemagne à Stuttgart, avec des formes hébraïques et grecques du nom de Dieu : « Rex, dux, lach (!), sadag, lex, kyrie, lux, adonay »³⁰.

Outre l'épithaphe d'Angilbert à Corbie, le jeu sur les quatre monosyllabes se rencontre dans les inscriptions de deux régions : d'une part en Rhénanie, d'autre part dans le sud-ouest de la France. Sur un ivoire de 970-980 environ, de Cologne, conservé au Musée de Hesse à Darmstadt, les quatre mots forment les branches d'une croix autour de la mandorle d'un Christ en gloire³¹. Dans le même musée, sur un autel portatif de la fin du XI^e siècle les mots « LEX » et « REX » sont disposés en croix autour du E, les mots « LUX » et « DUX » autour du U, et les deux groupes sont inscrits dans des disques disposés de part et d'autre du Christ de l'Ascension³². Ce sont aussi les mots *rex, lux, dux, pax* qui sont inscrits sur une croix de bronze du milieu du XII^e siècle au Kunstgewerbemuseum de Cologne³³.

On retrouve les mêmes mots, avec « dux » plutôt que « lex », sur la voussure externe du portail de la petite église d'Olérat à La Rochefoucauld en Charente³⁴, mais on a préféré la formule plus habituelle de « *rex, lex, lux, pax* » sur deux tympans du Dorat et sur trois croix sépulcrales de bronze au Musée de Périgueux (XII^e siècle). Aux linteaux en bâtière de la porte latérale nord de la collégiale Saint-Pierre du Dorat et

25. Ann Boylan, *Manuscript illumination at Santo Domingo de Silos (Xth to XIIth centuries)*, Université de Pittsburg, 1990, pl. 11.

26. John Williams, *The illustrated Beatus : a corpus of the illustrations of the Commentary on the Apocalypse*, t. III, *The tenth and eleventh centuries*, Londres, 1998, fig. 226.

27. *Ibid.*, t. IV, *The eleventh and twelfth centuries*, Londres, 2002, fig. 227 (fol. 5v) et 344 (fol. 277).

28. Mireille Mentré, *Le Beatus de Saint-Sever dans l'enluminure limousine : la question des rapports stylistiques*, dans *Actes du 102^e Congrès national des sociétés savantes (Limoges, 1977)*, Section d'archéologie et d'histoire de l'art, *Le Limousin, études archéologiques*, Paris, 1979, p. 123, fig. 23.

29. B. Bischoff, *Kreuz und Buch...*, p. 285, qui transcrit « REX, LEX, LUX, PAX » ; mais, d'après la pl. VII, il faudrait transcrire : « REX [LEX] [...]UX [PAX] ». On voit que l'on peut hésiter entre *lux* et *dux*.

30. *Ibid.*, p. 303 : Commentaire sur les psaumes de Pierre Lombard (Cod. Theol. Fol. 341, fol. 1v).

31. V. Elbern, *Das erste Jahrtausend...*, n° 360 et pl. 78 ; *Rhin-Meuse : art et civilisation, 800-1400*, Bruxelles-Cologne, 1972, p. 204.

32. *Die Sammlungen des Baron von Hüpsch : ein Kölner Kunstkabinett um 1800*, Cologne, Darmstadt, 1964, n° 10, fig. 12.

33. *Die Zeit der Staufer : Geschichte, Kunst, Kultur*, Stuttgart, t. I, 1977, p. 509.

34. C.I.F.M., t. 3, *Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres*, éd. R. Favreau et J. Michaud, Poitiers, 1977, p. 66-67, fig. 43.

de l'ancienne église paroissiale Saint-Michel, ce dernier réemployé dans le mur du Carmel du Dorat, chacun de ces quatre mots est gravé sur une branche de la croix qu'encadrent un alpha et un oméga³⁵. Au Musée de Périgueux, une croix de plomb porte au sommet « DEUS », au centre « REX », à la base les lettres grecques alpha et oméga. Un moule combine les quatre mots en croix autour du X, deux croix portent ces mêmes mots sur chacun des bras de la croix³⁶.

Les chrismes, si nombreux sur les tympans des églises du sud-ouest³⁷, nous fournissent de nouveaux exemples de l'emploi du groupe *rex, lex, lux, pax*. Le mot *rex* accompagne les chrismes de Fourcès, Bouzon, Lagardère, Lahitte (Gers), Saint-Gladie (Pyrénées-Atlantiques), le mot *lex* les chrismes d'Arrette (Pyrénées-Atlantiques) et de Lacassagne (Hautes-Pyrénées), les mots *lux* et *rex* le chrisme de Diusse (Pyrénées-Atlantiques), les mots *lex* et *lux* les chrismes de Lamayou (Pyrénées-Atlantiques)³⁸ et de Luppé (Gers). Les quatre mots « PAX » en haut à gauche, « REX » en haut à droite, « LUX » en bas à gauche, « LEX » en bas à droite, entourent le chrisme à Lème (Pyrénées-Atlantiques), Larreule et Séron (Hautes-Pyrénées), Bostens et Saint-Avit (Landes), tandis qu'à Simacourbe (Pyrénées-Atlantiques) on trouve une variante avec « LUX » en haut à droite et « REX » en bas à gauche. Trois autres chrismes ont les mots « REX, LUX, LEX » en diverses combinaisons, à Montaner (Pyrénées-Atlantiques), Castillon-Debats et Peyrusse-Grande (Gers), et on peut penser que dans ces cas-là on retrouve le PAX habituel en combinant le X et le P de « XPS » au A de l'alpha et oméga. *Pax* apparaît bien comme un des éléments du chrisme de l'église Saint-Vincent des Peintures en Gironde, car le P grec du chrisme a été tracé comme un P latin au-dessus du X et un A est formé par un chevron entre les branches inférieures du A. À Sainte-Engrâce (Pyrénées-Atlantiques), le chrisme est accompagné de « PAX TECUM ».

Les chrismes se retrouvent en nombre au-delà des Pyrénées, dans les provinces de Lérida, Huesca, Saragosse, Navarre, mais les auteurs qui en traitent ne font pas allusion à un emploi de ces quatre monosyllabes définissant le Christ comme roi, loi, lumière et paix³⁹. Il faut accorder une importance toute particulière à l'inscription savante de la fin du XI^e siècle qui, au tympan de la cathédrale de Jaca, entoure le Christ accolé de l'alpha et de l'oméga, et qui utilise explicitement les lettres grecques comme des lettres latines pour former le mot « PAX » et lui donner une valeur trinitaire : P est le Père, A est le Fils, et X, la lettre « double », est le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils ; le mot *pax* est formé de trois lettres mais ne constitue qu'un seul mot indivisible, comme la Trinité est

35. *C.I.F.M.*, t. 4, *Corrèze, Creuse, Haute-Vienne*, éd. R. Favreau et J. Michaud, Poitiers, 1978, p. 103-106.

36. *C.I.F.M.*, t. 5, p. 48-52.

37. *C.I.F.M.*, t. 10, *Chrismes du Sud-Ouest*, Paris, 1985 (publication de 285 chrismes).

38. À Lamayou, le chrisme est cantonné de « JHS, XPS, LUX, LEX ».

39. Leopoldo Torrès Balbas, *La escultura románica aragonesa y el crismón de los tímpanos*, dans *Archivo español de arte y arqueología*, t. 2, 1926, p. 287-290 (souligne l'apparition simultanée des chrismes des deux côtés des Pyrénées à la fin du XI^e siècle) ; Alain Sené, *Quelques remarques sur les tympans romans à chrisme en Aragon et en Navarre*, dans *Mélanges René Crozet*, Poitiers, t. I, 1966, p. 365-381 (dénombre 70 tympans, dont 39 comportant le chrisme et dont 23 n'ont que le chrisme).

formée de trois personnes qui forment un seul et même Dieu. Cette interprétation savante est donnée par Milon de Saint-Amand au IX^e siècle, et développée au siècle suivant par Atton, évêque de Verceil⁴⁰. La vogue de l'expression « *rex, lex, lux, pax* » appliquée au Christ a pu conforter une lecture du mot *pax* dans les lettres du chrisme entouré de l'alpha et de l'oméga, avec un sens christique. A-t-on pour autant voulu donner aux chrismes, si nombreux dans le sud-ouest de la France ainsi qu'en Navarre et en Aragon, un sens trinitaire comme à Jaca⁴¹ ? C'est peu probable, au moins dans le grand nombre des petites églises rurales où l'on trouve ce chrisme, que la plupart des fidèles ne devait d'ailleurs guère comprendre. Aujourd'hui encore des habitants de ces petits villages pyrénéens où les chrismes sont si nombreux y voient une croix, certains même une croix des templiers...

Marbode de Rennes a donné, dans son *De ornamentis verborum*, l'exemple de cette suite de monosyllabes pour illustrer la *repetitio* : « *Tu mihi rex, mihi lex, mihi lux, mihi dux, mihi vindex* »⁴². Mais l'épigraphie offre bien d'autres exemples des jeux de mots, de lettres, de syllabes, de sens, auxquels les auteurs du Moyen Âge se sont complus, en particulier dans les textes métriques. Le carré magique *Sator arepo tenet opera rotas* en est un exemple d'une grande longévité et d'une exceptionnelle diffusion, puisqu'on le trouve dès avant 79 (Pompéi) et encore au XIX^e siècle (Pranles en Ardèche), et aussi bien à Doura Europos (III^e siècle), en Égypte, en Cappadoce, en Scandinavie (neuf exemples, dont huit runiques), en France, en Italie. Pour la France et la période chronologique ici envisagée on le connaît au Puy (fin X^e-début XI^e siècle) et à la chapelle Saint-Laurent à Roquemaure (Ardèche, XII^e siècle)⁴³. On y a découvert au XX^e siècle un sens chrétien, en lisant dans les mots mis en colonne une croix formée par la répétition du mot *tenet* :

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

On a proposé aussi la combinaison de toutes les lettres pour figurer une croix formée par PATER NOSTER et accolée de deux fois A et O (alpha et oméga), soit :

40. R. Favreau, *Les inscriptions du tympan de la cathédrale de Jaca*, dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1996, p. 536-560, et *Note complémentaire sur une inscription du tympan de la cathédrale de Jaca*, à paraître *ibid.*, 2004.

41. Dulce Ocon Alonso, *Problemática del crismon trinitario*, dans *Archivo español de arte*, 1983, n° 223, p. 242-263.

42. *Patr. lat.*, t. 171, col. 1687.

43. C.I.F.M., t. 16, *Alpes de Haute-Provence, Hautes-Alpes, Ardèche, Drôme*, p. 82-84, et t. 18, *Allier, Cantal, Loire, Haute-Loire, Puy-de-Dôme*, p. 132-133.

P
A
T
E
R
A R A
PATERNOSTER
O O O
S
T
E
R

Malgré les grands noms qui ont défendu cette interprétation chrétienne, il est permis de rester sceptique tant que l'on n'aura pas trouvé dans les textes médiévaux des commentaires qui iraient dans ce sens, alors qu'on le connaît employé avec bien d'autres interprétations⁴⁴. L'église asturienne de Santianes de Pravia a eu au VIII^e siècle un carré magique ou labyrinthe donnant le nom de l'auteur de l'édifice, le roi Silos : « SILO PRINCEPS FECIT »⁴⁵.

On peut aussi rencontrer des acrostiches. Dans le manuel pour l'éducation de son fils, Dhuoda, au IX^e siècle, donne le texte qu'elle veut voir inscrit sur la pierre de son sépulcre ; la première lettre de chaque strophe forme son nom, « DHUODANE »⁴⁶. À Montmajour, l'épithaphe de Benoît et Agiunulphe, vers 1040, en dix vers, permettait de lire, en prenant la première lettre de chaque vers, puis la première lettre du mot à l'hémistiche puis la dernière lettre de chaque vers : « BENEDICTUS/ABBAS/VERUS.ISTIC SITUS »⁴⁷. Au mur de l'église Sainte-Restitue à Naples, la première lettre de chacune de seize lignes d'une épithaphe très soignée de 832-833 forme « BONUS CONSUL ET DUX »⁴⁸.

De façon plus fréquente, on joue sur des mots qui ont la même orthographe mais sont cependant différents. Par exemple, à la porte Saint-Jean de la cathédrale du Puy on pouvait lire cet avertissement : « LUBRICA SI FUERIT VITA TUNC LIMINA VITA » (« Si ta vie est désordonnée, alors évite de passer ce seuil »)⁴⁹. On a ailleurs joué sur l'adjectif *mundus* (propre, pur) et le substantif *mundus* (monde) : « VIXIT ET IN MUNDO MUNDUS ET IN DOMINO » (« Il a vécu pur en ce monde et dans le Seigneur ») : Saint-Riquier, épithaphe de l'abbé Angelranne, 1075) ; « JACOBUS A MUNDO TRANSIVIT CORPORE MUNDO » (« D'un corps

44. En Cappadoce, le carré magique est interprété comme les noms de trois ou de cinq bergers de la Nativité. Dans les anciens textes égyptiens, ces mots avaient valeur prophylactique ; ils accompagnent les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, les quarante martyrs de Sébaste, les Sept dormants d'Éphèse. Dans une formule magique byzantine, ils sont donnés aux mages. En Éthiopie, ils nomment les anges de la Nativité ou plus souvent les cinq clous de la croix. Voir Nicole et Michel Thierry, *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce, région du Hasan Daçi*, Paris, 1963, p. 50 et p. 122 n. 17 ; Nicole Thierry, *Les églises rupestres*, dans *Arts de Cappadoce*, Genève, Paris, Munich, 1971, p. 157.

45. Francisco Diego Santos, *Inscripciones medievales de Asturias*, Oviedo, 1994, n° 175, p. 172. L'inscription a été détruite au XVII^e siècle ; on en a retrouvé deux fragments.

46. *C.I.F.M.*, t. 13, *Gard, Lozère, Vaucluse*, Paris, 1988, p. 88-92.

47. *C.I.F.M.*, t. 14, *Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Var*, Paris, 1989, p. 79-80.

48. *Monumenta epigraphica christiana saeculo XIII antiquiora*, vol. IV-1, *Neapolis*, éd. Angelo Silvagni, Vatican, 1943, pl. X-3.

49. *C.I.F.M.*, t. 18, *Allier, Cantal, Loire-Haute-Loire, Puy-de-Dôme*, Paris, 1995, p. 115.

pur Jacques a quitté ce monde » : Châtillon-sur-Seine, abbaye Notre-Dame, 1280) ; « ISTIUS A CHRISTI DESCENDIT NOMINE NOMEN/HINC VIRTUS SANCTI DONAVIT NOMINIS OMEN/VIXIT NON MUNDO SED MUNDO MUNDUS IN ISTO » (« Son nom descend du nom du Christ/En cela la vertu du saint donna le présage de ce nom/Il ne vécut pas pour le monde, mais pur en ce monde » : Dijon, cimetière de Saint-Bénigne, XII^e siècle) ; « MORTUUS EST MUNDO NON CHRISTO CORPORE MUNDO (« Il est mort au monde non au Christ, d'un cœur pur il partit vers le Christ » : Molesmes, abbaye, épitaphe d'Isembard, 1238)⁵⁰. L'épitaphe de la maîtresse d'Henri II Plantagenêt, Rosamonde Clifford, soulignera que Rose-Monde n'était pas une « rose pure » : « HIC JACET IN TUMBA ROSA MUNDI NON ROSA MUNDA/NON REDOLET SED OLET QUOD REDERE SOLET » (« Ici repose en la tombe Rosamonde, non une rose pure/Elle n'exhale plus de parfum mais son odeur est celle qu'en son état on exhale »). On aura noté aussi la recherche phonique du second vers. Curieusement, l'épitaphe de Vital de Ardengost, au cloître de Saint-Bertrand-de-Comminges, reprendra en 1334 ces deux vers, « rose du monde, non rose pure », prêtre plein de mérite mais pécheur⁵¹. À Saint-Marien d'Auxerre, l'épitaphe de Milon, mort le 15 mars 1203, joue aussi de répétitions et de mots de même consonance : « MARS MEDIUS MEDIO RAPUIT DE MARTE MILONEM/UT SICUT POST MARTEM MARTHA MARIA FORET » (« Le milieu de mars ravit Milo, du milieu de Mars/pour qu'ainsi après mars, Marthe devienne Marie »)⁵².

On rencontre encore des inscriptions où l'on fait jouer *lex* et *legere* (« *sine lege legit* » par exemple), et surtout *Petrus* avec *petra*. À côté du facile « la pierre couvre Pierre » (« *Petrum petra tegit* »), on notera, dans l'épitaphe du chévécier de Saint-Martial de Limoges Pierre, au XII^e siècle, ce vers très recherché : « PETRUM PETRA PREMIT SUB PETRA PETRE PUTRESCIS » (« La pierre presse Pierre, sous la pierre, Pierre tu pourris »)⁵³. Lorsque le texte concerne un fin lettré, comme l'était le chanoine de Troyes, chancelier des écoles de Paris, Pierre le Mangeur, mort à Saint-Victor en 1179, on pourra trouver un jeu de répétitions, d'oppositions, de succession de temps pour le même verbe :

« *Petrus eram quem petra tegit, dictusque Comestor,
Nunc comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus, ut discat qui me videt incineratum
Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.* »

« J'étais Pierre, que la pierre couvre, et appelé le Mangeur, maintenant je suis mangé. Vivant j'ai enseigné, et mort je ne cesse d'enseigner, afin que celui qui me voit réduit en cendres apprenne : ce que nous sommes, celui-là le fut, nous serons un jour ce qu'il est »⁵⁴.

50. C.I.F.M., t. 20, Côte-d'Or, Paris, 1999, p. 14, 36, 71 ; Hariulf, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier...*, p. 216.

51. R. Favreau, *Épigraphie médiévale*, Turnhout, 1997 (*L'atelier du médiéviste*, 5), p. 102-103.

52. C.I.F.M., t. 21, Yonne, Paris, 2000, n° 74, p. 74-77.

53. C.I.F.M., t. 4, p. 141.

54. *Patr. lat.*, t. 198, col. 1048. Voir à Neuwiller : « Quod sumus hoc eritis, fuimus quandoque quod estis » (Robert Will, *Répertoire des inscriptions romanes de l'Alsace...*, à la p. 69).

Sur une crosse de Saint-Lizier, le « ONOR HONUS » est repris d'un vers d'Ovide, « *Non honor est sed onus* »⁵⁵, et c'est aussi chez Ovide (et bien d'autres) qu'on trouvera le rapprochement « *urbis et orbis* »⁵⁶, souvent repris dans les inscriptions : dans la célèbre épitaphe du pape Adrien I^{er} à Saint-Pierre-du Vatican, à Saints-Serge-et-Bach à Rome, dans l'épitaphe d'Étienne II, archevêque de Bourges, à Saint-Victor de Paris. On citera en particulier l'épitaphe d'Eugène III que la *Patrologie latine* donne dans les épitaphes composées par Simon Chèvre d'Or, chanoine de Saint-Victor⁵⁷ : « *Urbis et orbis honor sed jam dolor urbis et orbis*⁵⁸/*Rector in orbe potens, pulvis in urbe jacet* » (« Honneur de la Ville et du monde, mais désormais douleur de la Ville et du monde, / gouvernant puissant dans le monde, il gît poussière dans la Ville »). Les vingt vers que Serlon, abbé de l'Aumône ou Petit Cîteaux a composés pour l'infirmerie de Cîteaux ont tous leurs vers impairs commençant par « *mundus abit* » (« le monde s'en va ») et les vers pairs finissant par les mêmes mots⁵⁹. Dans l'inscription de consécration de Valdedios en 893, à six reprises le premier hémistiche est repris en finale du vers suivant⁶⁰.

On a parfois souligné ces jeux de mots ou de lettres par la disposition graphique du texte. À Saint-Paul de Narbonne, la restauration menée par l'abbé Robaldus a fait l'objet d'une inscription où le nom de Robaldus est placé à gauche et joint par des points à chacun des quatre vers où il faut le lire en tête. Les six vers de l'épitaphe de l'évêque Guillaume Jordan à Elne en 1186 se terminent par un « *-is* » qui est mis en facteur commun à droite du texte, procédé que l'on retrouve à Monte Sant'Angelo en Italie ou à Santa Maria de Alcobaca au Portugal. À Xanten en Allemagne, les lettres communes à deux vers sont placées dans une ligne médiane entre les deux vers⁶¹.

Paul Zumthor a souligné la virtuosité des poètes latins au Moyen Âge⁶², mais sans utiliser les sources épigraphiques. Celles-ci devraient régulièrement figurer parmi les textes sur lesquels s'appuient historiens, historiens de l'art, linguistes. Du VIII^e au XIII^e siècle, ce sont sans doute quelque dix mille vers latins que les sources épigraphiques offriraient. Elles fournissent aussi des documents localisés et datés sur le passage du latin à la langue vulgaire. Pour ne citer qu'un exemple, on ne compte que 40 textes en langue vulgaire parmi 685 inscriptions du XIII^e siècle pour la France du sud, soit 5,4 %,

55. *C.I.F.M.*, t. 8, *Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne*, Paris, 1982, p. 22.

56. Otto Schumann, *Lateinisches Hexameter-Lexikon : dichterisches Formelgut von Ennius bis zum Archipoeta*, t. V, Munich, 1982 (*M.G.H., Hilfsmittel*, 4/5), p. 740.

57. *Patr. lat.*, t. 185, col. 1254.

58. Ce même vers, avec *nunc* au lieu de *jam*, se trouve dans l'épitaphe de l'évêque Guillaume Jordan au cloître de la cathédrale d'Elne (*C.I.F.M.*, t. 11, *Pyrénées-Orientales*, Paris, 1986, p. 60-61).

59. *C.I.F.M.*, t. 20, n° 98, p. 100-102.

60. Francisco Diego Santos, *Inscripciones medievales de Asturias*, Oviedo, 1994, n° 226, p. 204-205.

61. *C.I.F.M.*, t. 12, p. 53-54 ; Alfredo Petrucci, *Cattedrali di Puglia*, Rome, 1964, 2^e éd., p. 38-39 ; Mario Jorge Barroca, *Epigrafia medieval portuguesa (862-1422)*, vol. II, *Corpus epigráfico medieval português*, t. I, Porto, 2000, p. 715 ; R. Favreau, *Épigraphie médiévale...*, p. 103.

62. P. Zumthor, *Langue, texte, énigme*, Paris, 1975, spéc. p. 25-35 (« *Carmina figurata* ») et p. 36-54 (« Jonglerie et langage »).

alors que les cinq départements normands à eux seuls fournissent 71 inscriptions en langue vulgaire sur 164 pour le même siècle, soit 45 %. Si cette étude de l'expression « *rex, lex, lux, pax* » a été élargie à une ouverture sur les jeux de mots et jeux de lettres dans les inscriptions, c'est afin d'attirer l'attention des « littéraires » sur une source qu'ils pourraient trouver profit à utiliser.

Robert FAVREAU.